

# **GAES 3**

## **Groupe Artistique d'Expérimentation Scientifique**

Avril 2024

Quai des Savoirs, Toulouse

Rapport d'Étonnement

Jules Benveniste

*« Le fait de rendre visible l'invisible est lié à l'étonnement. »*  
*« Ce qui nous rend égaux est ce que nous ne voulons pas voir. »*

Angélica Liddell

En nous voyant nous asseoir dans l'herbe pour partager ensemble, peut-être une dernière fois, un repas - comme cela est arrivé encore en ce début d'avril, avec sa part d'absentes, parties prendre un train plus tôt, envolées vers une autre résidence ou par un besoin nécessaire de ne pas arriver trop tard à la maison pour la vie familiale, ou l'équilibre psychique, ou simplement un besoin de s'isoler - j'ai senti quelque chose que j'ai du mal à dire, ou peut-être juste un peu de frayeur.

\*

Le soleil rendait splendide l'herbe, et les arbres, et la bagarre d'écureuils sur les arbres, mais une chaleur qui fut bientôt insoutenable pour moi embrassait toutes les molécules de l'air et je sentais perler sur ma peau une transpiration salée, traduction somatique de l'inquiétude, de l'angoisse peut-être, contenue dans le doute, ou l'incertitude, ou la difficulté à entendre l'expression quantique de *probable non mesurable*, non pas comme une brise légère (c'est ainsi que Carlo Rovelli parvient si bien à la définir) mais plutôt comme une mélancolie (héritage que Carlo lui-même observe dans les siècles passés d'une culture occidentale et dont le *Melancholia I* de Dürer est un emblème), une source d'intranquillité.

\*

Il fait chaud.

\*

Oui, il fait chaud. Nous sommes en avril. Il fait très chaud. Et je plonge encore dans la facilité en me laissant noyer par l'image de l'eau saumâtre, qui monte des chevilles aux genoux, des genoux aux cuisses, des cuisses au bassin - catastrophe imminente qui n'est pas encore arrivée.

\*

Je sors des toilettes, tremblant. La sueur brûle une peau - la mienne - où s'impriment les marques de mon inquiétude. Je fais de l'eczéma - depuis avant ma compréhension ; depuis, peut-être, que j'ai choisi de faire du doute la corde de mon instrument. En cela l'art, la science et la philosophie sont jumelles, voire triplettes. Je tremble alors que j'essaye de sourire à mes camarades de quelques jours. Et les personnes s'inquiètent. *Ne vous en faites pas, je connais*. Le sourire n'est pas forcé mais il est mélancolique et encore une fois je ne parviens pas à dire mais mon corps parle pour moi. *Prends soin de toi*. Oui bien sûr, je vais essayer. Mais là n'est pas la question.

\*

Parfois, il suffit de bouger.

\*

Une fois close la seconde session du GAES, celle d'avril, à Toulouse, j'ai eu besoin de marcher. Lentement. La sueur s'évapore avec le rythme de la marche et j'ai envie de faire un tour dans les librairies magnifiques de la ville rose (Terranova, Ombres Blanches). Les livres que je cherche ne sont pas tous disponibles mais en partant mon œil se laisse harponner par une couverture bleu nuit marquée d'un titre blanc : *Le Sacrifice comme acte poétique*. Neuf conférences d'Angélica Liddell. J'hésite. Je me dis que ça fera un très bon cadeau pour une amie dont c'est l'anniversaire dans quelques jours. C'est cher. Oui, mais c'est un cadeau. D'accord. Je le prends pour elle, tout en sachant, dans un coin de mon ventre, que je vais le lire avant de lui offrir. Oui, il m'arrive de savoir et de comprendre par le ventre, n'est-il pas, après tout, question de plus en plus du deuxième cerveau ? Je continue ma promenade. Il fait toujours très chaud.

\*

Dans *Le Deuil des Anges*, Roger Bartra écrit : « La *mélancolie*, symbole du déséquilibre et de la mort, plonge ses racines au cœur de la culture européenne, orientée depuis le XVIIIème siècle par le rationalisme comme source de connaissance. »

\*

Nous venons de conclure la double session de séminaires (janvier et avril) par le pendant toulousain des rencontres de Grenoble. Trois jours à écouter de passionnantes présentations sur la vie, l'œuvre et le fonctionnement politico-social des choix menés par les scientifiques qui nous parlent. Tout le monde n'est pas transparent mais avec la répétition d'un même exercice nous (les artistes, pour aller vite, non d'ailleurs les artistes et les doctorantes<sup>1</sup>) avons développé une façon d'appréhender les présentations. C'est-à-dire que, d'une part, le contenu intellectuel et théorique nous parvient, et d'autre part, ce contenu assez précis et pointu s'insère de fait dans une stratification fluide, plus large, des événements : la vie. Encore une fois - comme à Grenoble - je ressens *dans ma chair* (sur ma peau) que le système est complexe, et le modèle insuffisant.

\*

Alors que nous nous retrouvons pour faire le point de ce qui reste et de ce qui a changé depuis janvier pour nous, les rencontres d'avril s'ouvrent par une image très parlante : « mettre le paquet à sa propre échelle ». Le double sens est magique. (Je ne suis pas sûr de savoir qui l'a dit, ni que cela soit particulièrement pertinent ici). Bien sûr, lorsque le bâtiment s'effondre il s'agit souvent de sauvetage, alors se libère une énergie phénoménale ; mais pourquoi ne pas nouer ce « paquet », cette masse si lourde, semble-t-il, à son propre socle, « à sa propre échelle », afin qu'il ne s'écroule ? Il est, dans la réparation, parfois nécessaire de démonter certaines structures (pour ne pas dire détruire). Le titre de Liddell refait surface comme une harmonique contenue dans la note fondamentale. La magie du langage est qu'il peut ouvrir les portes qu'il pense fermer et que, lorsqu'une certitude est annoncée (ce n'est pas nécessairement le cas ici), c'est en réalité un doute

---

<sup>1</sup> J'utilise l'accord féminin avec la même valeur que l'accord masculin. Un groupe identifié par le féminin pluriel peut contenir des éléments genrés différemment, tout comme cela est pensé dans la norme du masculin pluriel où un élément masculin suffit, même minoritaire, pour définir l'ensemble du groupe.

qui pointe son nez. J'entends aussi « danser dans le chaos », « bateau qui coule », « obscénité de l'espoir ». Quant aux scientifiques qui sont au bord de la crevasse et tentent de mesurer le plus précisément possible la destruction et le suicide, ils et elles portent presque toujours cette contradiction : ils et elles avalent (spontanément, par inadvertance ou par nécessité) la clé du coffre fort où est contenue l'angoisse devant la complexité. Et pourtant... ce ne sont pas les seuls. J'entends aussi « J'ai envie d'être un passeur de savoir désormais ». Oui, mais que faut-il au langage pour que ce qu'il transporte s'imprime dans qui le reçoit. Est-ce une intention, une forme, une substance ? Est-ce cette trinité rythmique présente dans nos gestes - même inconsciemment - depuis des siècles ? Et, un, deux. Trois temps pour dire le cycle, le déséquilibre et l'équilibre. Préparation, lancé, atterrissage.

\*

Après la fin de la première session je voulais condenser, rendre dans un seul écrit, une expérience traduite de ce qu'aurait pu être une scène de théâtre. Sans indication scénique. Un véritable matériau formel et formé à sculpter dans un espace. En d'autres termes, je posai sur la page les bases d'un langage polyphonique (caractéristique incontournable du théâtre, en tant qu'outil, à mon sens) qui aurait trouvé toute sa résonance dans un autre cadre que la page : le plateau ou la scène. Mais le théâtre ne se lit pas, tout au plus il s'écoute (par les yeux, par le cœur, par les oreilles). Le rapport d'étonnement de la session de janvier était une tentative, un saut dans le vide d'un exercice atypique, une partie du cheminement (j'aime le mot « processus »), formalisation temporaire (et tempérée) de la recherche. Il s'agissait de trouver un moyen de partager la densité des notions traversées en si peu de temps avec le lot émotionnel qu'elles ont charrié. Je souhaiterais que ce deuxième écrit vienne compléter la première langue, pour que leur réunion forme comme un diptyque. Deux formes qui produisent un rythme ternaire : l'une, l'autre, et leur mélange, insaisissable.

\*

« Il n'y a pas d'antagonismes entre la culture et les sujets graves. » nous dit Gaël Musquet. Oui, le divertissement n'est pas un crime, certes, mais lorsqu'on dispose d'un - ou de plusieurs - outils, c'est dommage, voire irresponsable de ne pas s'en servir. Toutefois, il semble qu'à la boucherie de l'irresponsabilité politique les coupes concernent autant les épaules

culturelles que les côtes de sujets graves. « Tant qu'une population n'a pas vécu dans sa chair, vécu une émotion, le passage à l'action n'est pas possible. » C'est toujours Gaël qui parle. Ancien météorologue devenu aujourd'hui hacker éthique, rescapé dans sa tendre enfance à l'œil du cyclone, Gaël met l'accent sur une dimension qui concerne tout le monde bien sûr, mais qui pose, chez moi, des questions sur les pratiques à mettre en œuvre par les biais artistiques afin de produire ces petits chocs additionnels chez les individus. Pourquoi attendre le tsunami pour le penser ? Comment mettre au service d'une communauté un savoir qui pourrait lui permettre de se protéger ? C'est-à-dire, aussi, pourquoi ne pas laisser à un déterminisme pur et dur la *probable non mesurable* autodétermination ? Personne ne vous empêche de fusionner avec la vague, la tempête, la sécheresse, mais vous pourriez aussi avoir envie de survivre. Et cette survie dépend d'une chaîne de choix possibles (non mesurables, dit-on - vraiment ?) qui pourraient être faits, en amont. L'histoire se répète, dit-on - c'est que personne n'apprend la leçon *dans sa chair*. Le savoir technique a évolué dans les siècles, mais la conscience humaine ? Pas sûr. La connaissance est déjà une grande première étape. « L'intelligence est dans la distribution - l'observation de la nature nous l'apprend - dans le collectif. » Quand nous parlons plus de capitalisme que de science dans des conférences scientifiques, plus de capitalisme que de théâtre dans des réunions de production, plus de néolibéralisme que de la santé des proches entre amies, c'est peut-être que l'objet de la distribution est erroné ou que la distribution elle-même s'est arrêtée à un oligo-collectif (un collectif restreint, peu abondant, faible en teneur humaine). Le pire étant que nous ignorons cette légère substitution qui s'opère dans nos vocables, donc dans nos pensées et donc dans les images par lesquelles nous sommes en contact - ou tentons de l'être - avec la réalité, ce beau fantasme.

\*

Gaël s'est présenté comme un scientifique qui a quitté le cocon. J'écoute son récit et malgré tout l'impact de ses actions, reste encore très présente la notion de limite, là où il n'a pas pu aller pour continuer à sauver, à construire un meilleur possible, à offrir un secours. Je me demande ce que je dois quitter pour parvenir à obtenir un effet concret, c'est-à-dire simple aussi, et donc complexe (car je ne connais la simplicité que comme une longue et patiente appréhension non-réductrice de la complexité), pour donner un sens. Peut-être la question aussi est-ce : que dois-je sacrifier ? Encore une fois les mots angéliques font surface *a posteriori*. Mais ce n'est pas une question existentielle. C'est une question concrète. Comment

dialoguer avec le système (au théâtre le dialogue est un jeu) afin de produire un petit choc additionnel chez moi, chez les autres. Afin de déposer le bandeau et avancer les yeux ouverts. Tâche rude.

\*

Il est temps d'entrer dans la notion de Sacrifice telle qu'elle m'a été suggérée dans le petit livre bleu. J'emprunte une image à Angélica qui cite Octave Mannoni. « Un masque de loup ne nous fait pas peur à la façon du loup, mais à la façon de l'image du loup que nous avons en nous. »<sup>2</sup>. *Si la vie était le loup, le sacrifice serait l'image du loup que nous avons en nous. Le loup et l'image du loup en nous (vie et sacrifice) constituent la réalité et causent de l'effroi en nous.* (Je reformule, ne parvenant pas à tout citer de mémoire). Se mesurer à l'image du loup en nous fait que quelque chose se dévoile. Et ce quelque chose est précisément l'angoisse. La matérialisation d'une image intérieure qui nous cause de l'effroi. Cela arrive en permanence, dans la vie de tous les jours, parfois il suffit d'apprendre à l'observer. Dans les plus petits détails. *Le Sacrifice* (étymologiquement « rendre sacré ») *vient explorer les interdits du cerveau. Il s'agit d'employer ses émotions personnelles, sa douleur à soi. Loin du narcissisme, c'est un acte extrême de générosité et de renoncement, renoncement à la protection des masques*<sup>3</sup>.

\*

Parler d'effondrement, de prédiction, regarder vers le futur, tenter de développer une perspective de ce qui est insaisissable jusqu'au bout, ne peut être, à mon avis, séparé de l'angoisse. Il est très probable que dans l'instant qui suivra celui-ci, si je viens d'inspirer, alors j'expirerai l'air présent dans mes poumons. Il est très probable que mon cœur continue de battre dans les prochains instants. Mais ce cœur même suit un rythme qui contient des suspens. L'intermittence de son battement représente un paysage sonore

---

<sup>2</sup> MANNONI, Octave, *Clés pour l'Imaginaire ou l'Autre Scène*, Éd. Seuil, Paris, 1969

<sup>3</sup> La notion de sacrifice est ambiguë et, si je m'arrête à sa signification superficielle, elle semble justifier la violence. Cependant, c'est une notion qui est profondément enracinée dans des croyances religieuses qui ont accompagné le développement de la connaissance scientifique la plus rationnelle des derniers siècles en Occident (surtout dans l'Occident chrétien). Quand je parle de Sacrifice, je me réfère à une forme poétique de sacrifice (pour cela je mets une majuscule) qu'Angélica Liddell développe dans ses écrits. De plus, c'est une notion qui me met mal à l'aise, qui me déséquilibre. Elle contient une puissance lumineuse qui est sobrement éteinte par tous les actes qui ne regardent pas au centre. Dans un des centres (il y en a plusieurs). Je ne justifie pas la violence, j'observe qu'elle est intrinsèquement liée à l'expérience humaine. Résultat d'une expulsion des toxines (comme les selles, l'urine, la sueur), je l'étudie afin de penser le mieux possible l'espace où elle peut s'exprimer. Je préfère la guerre au théâtre que le « théâtre de la guerre » (formule facile prisée par un journalisme sensationnaliste).

limpide de ce que j'entends par angoisse : le suspens, le doute, la reproduction ou reformulation du désir de vivre. Angoisse, le mot peut être lourd. Une personne qui ne reconnaîtrait pas une part d'angoisse pourrait, le plus souvent, s'ignorer. Une personne pour qui la croyance est une affaire désuète pourrait, le plus souvent, ne pas entendre le nombre de fois où le mot « croire » est employé dans la vie courante. Plus que le mot « penser » ?

\*

Je dis que l'angoisse (ou la mélancolie) ne peut être séparée de la prédiction si facilement. Par contre, je *crois* et je *pense*, à force d'observations répétées, qu'il y a des places, des lieux imaginaires ou sensibles où elles - angoisse et mélancolie - peuvent résonner autrement. Je m'explique. Si je reviens à la musique et à l'harmonie, j'aurai à cœur de recevoir et produire des vibrations qui auront pour effet d'interagir avec le milieu. Une mélodie peut avoir un effet concret sur moi. Si je parviens à placer les notes dans un ordre précis (phrase), avec un rythme précis (phrasé) et une attention précise à la façon dont ce rythme et cette phrase se mêlent (respiration) alors un effet peut être produit. Alors, je peux imaginer que même les intervalles - les espaces entre les notes (notre cerveau étudierait en permanence ces intervalles) - les plus terrifiants peuvent produire un effet solaire. Nos sens ne sont-ils pas aussi formés en rapport à une culture ?

\*

En m'aventurant encore un petit peu plus loin dans la lecture étymologique du Sacrifice (rendre sacré), je rencontre la notion de Prière. Notion liée à la précarité. (Encore une fois c'est l'étymologie qui m'intéresse, non l'utilisation institutionnelle de ces concepts). J'observe la formulation de la connaissance comme un acte précaire. Puisque la vie aussi est liée à la précarité. Cette vie qui peut s'en aller à tous moments. Malheureusement, la formulation techno-scientifique du savoir hégémonique - formulation intimement liée à une conception patriarcale du monde où l'impuissance et la vulnérabilité sont des impensés remplacés par les récits de guerriers et d'aventuriers - a silencieusement banni ces mots et s'ignore elle-même, donc ignore ou est incapable de voir *jusqu'aux centres* l'étendue de sa destruction (combien de fois ai-je entendu des hommes dire que c'est dans la *nature* de l'homme de s'aventurer... peut-être, mais la *nature* ne devrait pas justifier la manière, celle-ci est un choix, une responsabilité, une *culture* - j'ai moi-même choisit ce mot en début de paragraphe...)

\*

Parfois il suffit de bouger.

\*

Si mort et déséquilibre sont deux mélodies caractérisant la mélancolie (Roger Bartra), alors, harmonisées, elle peuvent me permettre d'obtenir une troisième ligne musicale : la vie. Dans le mouvement de l'effroi et de la crainte je parviens à *toucher du corps* (pas uniquement du doigt), c'est-à-dire à toucher à la fois par le bassin, le cœur et le cerveau (par la respiration), ce qui peut générer le plus de joie en moi : la vie. C'est par un jeu très simple que Fanny Soriano, une artiste de cirque membre du groupe, a ouvert une autre voie (voix), un autre champ (chant) à la connaissance. Pendant deux heures nous avons poussé de grandes fougères séchées avec nos mains, nos sternums, nos fronts, en solo, duo ou à plusieurs. Pendant deux heures nous nous sommes laissées voir autrement. Nous avons appris à regarder les autres. Poussez une fougère avec la main, suivez sa suspension dans l'air, ne l'expliquez pas mais ressentez ce que cela vous fait de vous mettre au service de cette fougère. Elle ne décide pas - elle est morte - mais elle guide. Laissez-vous guider par le déséquilibre et la mort, c'est-à-dire aussi par la mélancolie. Voilà une force de Sacrifice poétique, de Prière de la connaissance. Il n'y a rien à prouver parce que le jugement n'est pas en cours. Il y a écouter et à sentir où je peux apporter l'effort, où je peux apporter la détente. Où est l'échelle à laquelle j'attache le paquet ?

\*

La magie du langage est qu'il peut ouvrir les portes. J'ai tenté ici d'ouvrir les portes à l'expérience retenue d'un face à face. Face à ma condition, quelle sera ma prochaine action ? Quelle sera ma prochaine action *entière* ? Car à force de n'utiliser qu'une partie de mon corps, j'ai fini par ne plus le connaître dans cette entièreté. L'entièreté tranchée par la culture, celle que j'ai apprise, celle que je reproduis, celle que je découvre, celle que je peux continuer à choisir, un peu au moins. J'ai oublié la réalité de mon corps, ce beau fantasme. Peut-être qu'il n'y a pas de but. Pas de but à la connaissance. Ou peut-être que maîtriser ce but est un fantasme. Les scientifiques les plus morfondus de culpabilité (je pense notamment à Oppenheimer, tel que je l'imagine) découvrent la responsabilité de la découverte (de l'aventure) a

*posteriori*. J'ai voulu ouvrir des portes. Maintenant il s'agit de les traverser. D'écouter avec l'harmonie et d'entrer dans la danse.

\*

J'ai mis le GAES en perspective : terrain d'entraînement où artistes, universitaires et scientifiques pourraient ensemble *se mettre en danger*, c'est-à-dire pratiquer un acte poétique sacrificiel volontaire et consenti, l'espace de quelques jours (quelques jours où faire une place à autre chose qu'au récit principal de l'existence propre de chaque membre, où le travail devra attendre), afin de chercher ce que cela implique que d'avoir un impact sur ce qui est proche. L'impact est pensé dans les crises (guerres, état d'urgence), et il est pensé souvent au-delà des capacités d'actions. Échelle et paquet finissent souvent par être surdimensionnés. Comme les voitures, les smartphones, les sneakers, le prix des denrées alimentaires, l'ego des élites au pouvoir. Si l'effondrement est inéluctable (et il l'est au moins au niveau individuel), le GAES pourrait être un terrain d'exploration des chemins possibles. Un terrain *expérimental* où dire ne suffirait pas. Où être et faire ne seraient plus superposés mais observés comme les deux serpents autour du bâton d'Esculape. Instrument de mesure, outil, bâton magique ? À suivre...

\*

En prenant le temps d'écrire ce rapport, je tombe sur un carnet daté de l'été dernier, où je trouve ces mots, en forme de petit poème :

*L'unico modo  
che ho trovato finora  
per prevedere il futuro  
È saper leggere il presente.*

La seule façon  
que j'ai trouvée jusqu'ici  
pour prévoir le futur  
C'est de savoir lire le présent.

Les séminaires sur la prédiction et la prévision se terminent par un cadeau. Je vais continuer à approfondir la lecture du présent avec de nouveaux mots, des perspectives inattendues et toujours, toujours, toujours le mouvement.

\*

Parfois il suffit de bouger, un peu.